

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LA

# GAZETTE DES FAMILLES

CANADIENNES ET ACADIENNES.

---

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ECONOMIE DOMESTIQUE.

---

Vol. 3.

Quebec, 15 Juin, 1872.

No. 17.

---

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

---

## SOMMAIRE.

Dixième entretien sur la famille—Nécrologie—Chronique—  
Faits Divers—Emigration—Feuilleton: La Cloche du Père  
Trinquet.

---

### Dixième entretien sur la Famille.

L'HOMME, LA FEMME ET LEURS DEVOIRS ENVERS LEURS ENFANTS.

*Second devoir.—Instruction.—Après la première communion.*

---

UN PÈRE A SES ENFANTS.

(Suite.)

Chers enfants, vous comprenez que vous êtes de jeunes navigateurs, que vous allez vous embarquer sur une mer orageuse, l'océan du monde, que de nombreux dangers vous y attendent. Vous savez que la vraie boussole qui pourra vous faire arriver au port de la vie éternelle, sains et saufs, est la défiance de vous-mêmes.

Maintenant, pour exécuter la promesse que je vous ai faite, je vais vous signaler quelques uns des redoutables écueils qui peuvent se rencontrer sur votre route, afin que vous puissiez les éviter avec soin.

Le premier de ces écueils, ce sont les mauvais livres. Il en est de deux sortes : les uns qui attaquent les vérités de la religion, les autres qui attaquent les bonnes mœurs. La lecture des premiers vous ferait perdre la foi, la lecture des seconds vous ravirait l'innocence.

Je sais, mes petits enfants, que ces dangereux écueils ne sont pas actuellement à craindre pour vous. Mais, quand vous n'aurez plus ni votre père, ni votre mère pour vous surveiller, lorsque vous aurez grandi, qui sait si, comme tant d'autres, vous ne serez pas tentés de lire des livres suspects, dangereux, même tout à fait mauvais. Vous entendrez vanter avec emphase ces sources empoisonnées. On vous dira : tel livre est un chef d'œuvre, tel autre est d'un intérêt sans pareil ; quand on a parcouru la première page, on ne peut prendre haleine sans se rendre à la dernière ; tel autre encore est à ravir, un tel et une telle après l'avoir lu une première fois, n'ont pu se défendre de le relire. C'est par des éloges aussi pompeux, qu'on piquera votre curiosité, et qu'on cherchera à vous décider à les lire.

Quel mal y a-t-il à lire tel ou tel livre ? Mademoiselle une telle, qui a été au couvent, le fils de M... qui a fait toutes ses études pour être prêtre, les lisent, et en font de grands éloges... Si j'étais avec vous quand on vous tiendra ce langage, je vous dirais : regardez de près, et vous verrez que cette belle demoiselle n'est rien moins qu'une coquette, qu'une étourdie, que ce beau petit monsieur n'a pas plus de piété qu'une borne, et qu'il est sur le point de faire un triste naufrage, s'il ne l'a déjà fait.

Les livres qui sont dangereux pour les mœurs, sont connus sous le nom général de romans, et ces

livres revêtent quelquefois tellement les livrées de la vertu, qu'on les appelle romans religieux, et qu'on les croit sans danger. A ce propos, voici un fait qui vous étonnera : Un jour, une personne vint trouver un missionnaire dont les cheveux avaient blanchi dans l'exercice du sacerdoce. A son air, à ses expressions, le Père devine qu'il a affaire à une personne habituée à la lecture des romans ; car un esprit exercé, ne s'y trompe guère. “ Vous lisez des romans, lui dit le missionnaire ? ” — “ Oui, mon père, mais cela ne me fait rien, je n'y prends pas du mal. ” — “ Eh ! bien, mon enfant, vous savez que nous devons rapporter toutes nos actions à Dieu, n'est-ce pas. ” — “ Oui, mon père ” — “ Vous savez aussi que les plus indifférentes, telles que nos repas, notre sommeil, nos récréations, etc., lui sont agréables, dès qu'elles lui sont offertes et pratiquées en vue de lui plaire. ” — “ Je le sais, mon père, — “ Eh bien, offrez lui aussi la lecture de vos romans, et voici de quelle manière vous vous y prendrez. Avant d'ouvrir votre livre, vous vous mettrez à genoux au pied de votre crucifix, et vous direz à Notre Seigneur : Mon Dieu, je vais lire un roman, c'est-à-dire, je vais remplir mon esprit, mon imagination et mon cœur de faits mensongers, d'images séduisantes, de sentiments d'amour charnel, et tout cela, je vais le faire pour accomplir, les promesses de mon baptême et de ma première communion, pour procurer votre plus grande gloire, et la sanctification de mon âme. Puis, après avoir réfléchi quelque temps sur les peines de l'éternité malheureuse, vous commencerez votre lecture. ” — “ Mais, mon père, vous n'y pensez pas, mais... je ne pourrai pas... Comment lire un roman après une telle prière... ? ” — “ C'est-à dire que vous reconnaissez que cette lecture n'est pas aussi innocente

que vous le dites. Maintenant, dites moi, mon enfant, ajouta le saint vieillard, étiez vous plus pieuse autrefois que vous ne l'êtes aujourd'hui ? — “ Oui, mon père, surtout après ma première communion. ” — Alors, lisiez vous des romans ? — “ Non, mon père. ” — “ Autrefois, aimiez vous les études sérieuses, les occupations graves et utiles ? — “ Oui, mon père. ” — “ Autrefois, alors que vous ne lisiez pas de romans, étiez vous plus obéissante plus douce, moins adonnée aux plaisirs, aux vaines parures ? ” — “ Oui, mon père. ” — “ Dans ce temps fréquentiez vous les sacrements avec plus de goût de ferveur et d'exactitude ; étiez vous plus heureuse ? ” — “ Ah ! oui, mon père. ” — Alors, lisiez vous des romans ? — “ Hélas ! non, dit-elle, en poussant un profond soupir, et en versant un torrent de larmes. ”

— “ C'est assez, mon enfant, lui dit l'homme de Dieu : tenez, lisez votre histoire et celle de toute les personnes qui, comme vous, se livrent à la lecture des romans, ” et il lui remit un abrégé de la vie de Ste. Thérèse. Or, voici ce qu'elle y trouva : “ La lecture des romans, dit la sainte, fut le principe de mes premières fautes ? . . . Je m'appliquai cette dangereuse lecture, et cette faute, que l'exemple de ma mère me fit commettre, causa tant de refroidissement dans mes bons désirs, qu'elle m'en fit commettre un grand nombre d'autres ? Je pri d'abord plaisir à me parer, et je sentis naître dans mon cœur le désir de plaire ; mes mains et ma coiffure devinrent l'objet de tous mes soins ; j'ai mais beaucoup les parfums et les autres vanités. . . Je ne me doutais pas qu'il y eut le moindre mal mais je vois maintenant combien il doit y en avoir. ”

“ Ainsi, continua le missionnaire, les plus heu

reuses dispositions ne tiennent pas contre le poison de ces lectures. L'expérience prouve que rien n'est plus frivole qu'une tête remplie d'aventures romanesques. Le fruit d'une bonne éducation, l'innocence des premières années, l'amour du devoir, tout est ébranlé par ces lectures empoisonnées. L'amour des parures succède à celui de la simplicité ; on veut faire comme les autres, chercher à plaire comme eux ; on s'en occupe le jour, on y rêve la nuit, et à force de vouloir réaliser en soi les beaux sentiments des héros des romans, on s'accoutume à n'aimer que ce que le monde aime, et à négliger ce que la religion prescrit. Voilà les fruits amers de ces lectures insinuantes et perfides."

Cette personne revint au bout de quelques jours et dit au missionnaire : " Mon père, vous avez eu raison de me dire que je lirais mon histoire, dans le livre que vous m'avez remis ; mais je dois à la vérité de dire qu'elle n'est pas complète. La lecture des romans m'a fait encore bien plus de mal. Autrefois, j'avais le cœur très tendre pour les pauvres ; depuis que je me suis mise à verser des larmes sur des infortunes imaginaires, je n'en ai plus pour des misères réelles ; autrefois, j'étais heureuse, parceque j'étais innocente, tout était calme dans mon âme : mais, depuis mes funestes lectures, je ne me trouve bien nulle part, parce que nulle part, je ne rencontre ce beau chimérique, dont mes malheureux livres m'ont donné l'idée. Ce n'est pas tout ; mes passions nourries par des lectures qui, sous les plus innocents dehors, leur présentaient un aliment, se sont développées ; des pensées, des désirs . . . Hélas ! mon père, ajouta-t-elle en faisant entendre des sanglots, je suis bien peinée de ma présomption . . . Ma mère m'avait souvent répété qu'il est impossible de respirer long-

temps un air contagieux, sans que le tempérament s'affaiblisse. Je n'ai respiré, dans mes lectures, que l'air empesté du monde, de la vanité, des plaisirs séduisants; la tentation est venue...., et aujourd'hui.... Oh! Oh! honte! me voilà déshonorée.... Ah! si ma mère ne fut pas morte sitôt, je serais encore innocente.... et la douleur étouffa sa voix.

Il ne fut pas difficile au missionnaire d'achever la conversion de cette âme; mais il y avait un malheur qui ne pouvait plus être réparé. Cependant, elle renonça à toute lecture de roman, se livra à des lectures sérieuses, et elle reconvra sa ferveur première.

A cet exemple, je pourrais, mes chers enfants, en ajouter une foule d'autres; je ferais un gros volume, si je voulais recueillir ici toutes les histoires tragiques et scandaleuses, et surtout le nombre si considérable de jeunes gens qui se sont donné la mort, à la suite de la lecture de romans.

Je ne puis résister au désir de vous rapporter encore un petit fait. Une femme, en France, s'est rendue tristement célèbre, dans le siècle dernier, par la lecture des romans. Croyant former son esprit par ces lectures malsaines, elle y perdit non seulement les mœurs, mais encore, cette sensibilité vraie, sans laquelle une mère même devient comme un marbre poli, mais bien dur et bien froid. Elle n'était susceptible d'aucun attachement, comme la circonstance suivante le démontre amplement. Le fils de cette mère sans entrailles, s'était comme elle nourri de ces lectures empoisonnées; rendu à l'âge de vingt ans, comme il n'avait rencontré que déception, il tomba dans le désespoir, et se poignarda à la porte même et sous les yeux de sa mère. Un événement aussi tragique va, sans

doute, l'aterrer ? Pas du tout ; elle était parée pour aller au théâtre, et elle passa sur le cadavre ensanglanté de son enfant, pour s'y rendre. Le monstre !...

Les romans causent des maux incalculables, mais ils n'ont jamais produit une once de bien ; et, en terminant, voici les conseils que j'ai à vous donner : Ne lisez jamais de romans, même ceux qu'on appelle religieux ; je dis plus : évitez avec soin la compagnie des jeunes gens qui nourrissent leur esprit de la lecture des mauvais livres ; mais, surtout, quand viendra pour vous l'époque si importante où il faudra choisir un état de vie, si vous entrez dans l'état du mariage, évitez une lectrice de romans avec plus de soin que le monstre le plus hideux et le plus dangereux ; car elle vous rendrait malheureux au suprême degré, n'ayant qu'un cœur desséché, et des caprices insupportables à vous offrir.

(à continuer.)

---

### NECROLOGIE.

---

La paroisse de St. Roch de Québec qui n'a pas encore séché les larmes répandues l'an dernier, sur la tombe de feu l'abbé Catellier, vient d'être de nouveau plongée dans un deuil profond. Le 20 du mois dernier, M. l'abbé John Patrick Doherty a été ravi à son affection.

Quoique la carrière de ce jeune prêtre ait été très courte, puisque la mort l'a enlevé à l'âge de 34 ans, son passage a laissé des traces profondes et tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre ou qui ont eu le secours de son ministère n'oublieront jamais le zèle qu'il déployait dans le service des saints autels, et pour le salut des âmes.

Comme tous ceux qui ont eu l'avantage de connaître intimement M. Doherty, nous croyons résumer toute sa vie dans ces quelques mots que nous voudrions voir gravés sur sa pierre tumulaire : Pendant ses études classiques, il a toujours été un élève irréprochable, brillant et jouissant de la confiance et de l'estime de tous ses supérieurs ; au grand Séminaire il a été un ecclésiastique modèle sous tous les rapports ; dans le sacerdoce, il a été un saint prêtre, édifiant par sa piété tendre, sa foi vive, sa charité sans bornes et la force de sa parole.

Nous ne croyons faire mieux connaître l'amour de Dieu, le désir du ciel dont était consumé le cœur de ce jeune prêtre que par le fait suivant :

Vers la fin du mois d'Avril, M. Doherty alla visiter, en compagnie de M. l'abbé Plamondon, une dame qui était aux portes de la mort. Après lui avoir adressé quelques mots d'exhortation, avec cette parole onctueuse qui le caractérisait si bien, voyant le désir ardent que cette âme d'élite avait de voir arriver son heure dernière, il lui dit, avant de se retirer, et en présence de son confrère : Madame, j'ai deux commissions à vous donner pour le ciel. Quand vous serez dans les bras de Marie, n'oubliez pas que vous aurez laissé sur la terre une enfant qui est trop jeune pour se passer des soins et de la tendresse d'une mère, et venez la chercher ; ensuite, pendant le mois de Marie, n'oubliez pas l'ami qui vous parle, et obtenez lui d'aller jouir du bonheur dont vous serez en possession.

Le lendemain, la dame du Dr. Catellier, car c'était elle qu'avait visité M. Doherty, entra dans son éternité bienheureuse, laissant dans cette vallée de larmes un époux qui aurait sacrifié sa vie pour sauver celle de son épouse chérie, et une petite fille de quelques mois. Mais elle tint parole, et

quelques jours après, l'âme innocente de son enfant s'envolait dans le séjour des anges ; et trois semaines plus tard, elle ouvrait les portes du ciel à celui qui l'avait si bien consolée sur son lit de douleur...

Jendi, le 23 Mai, après un service chanté dans l'église de St. Roch, en présence d'un nombreux clergé, et d'une foule considérable, les restes de M. Doherty furent transportées et déposées sous le chœur de l'Eglise des Ursulines.

Jamais funérailles n'ont réuni plus de personnes des deux principales nationalités de Québec, Irlandais et Canadiens.

---

## CHRONIQUE.

---

MGR. DEMERS.—SES MISSIONS.

(Suite.)

Nous venons de voir les succès prodigieux obtenus par Mgr. Demers, au milieu des peuplades barbares qui avoisinent la rivière Fraser ; avant de l'accompagner de nouveau dans le second voyage qu'il fit dans ces régions glaciales, en 1842, voyons quelle était sa protection au milieu des dangers sans nombre qu'il courait dans la plupart de ses pérégrinations. Ce saint missionnaire avait une confiance sans bornes, en la Divine Providence, dans les bras de laquelle, il se jetait avec l'assurance d'un enfant qui se repose sur le sein de sa mère. Cette confiance illimitée lui obtint les secours les plus inespérés, dans les périls qu'il courut, sur mer et sur terre. Citons quelques faits, à l'appui de cet avancé. Pendant une nuit passée dans un campement, il est tout à coup réveillé, par un être

vivant qui s'agite sous sa couverture... Il est d'abord saisi de frayeur, car il voit aussitôt sortir de sa couche, un horrible serpent à sonnettes, qui se dresse devant lui, l'œil flamboyant, la gueule ouverte, et faisant entendre un sifflement affreux. A cette vue, il se revêt du signe de la croix, comme d'un bouclier, et aussitôt ce reptile dangereux prend la fuite, comme s'il eut été poursuivi par son plus terrible ennemi.

Dans un de ses voyages, il propose aux guides qui l'accompagnaient d'abandonner le chemin qu'ils suivaient, pour en prendre un autre beaucoup plus long et plus difficile. A cette proposition, ces hommes témoignèrent leur surprise, et résistèrent longtemps ; cependant, ils finirent par se rendre à ses pressantes sollicitations. Bien leur en prit, car dès le lendemain, ils apprirent que des sauvages étaient en embuscade, et les attendaient pour les massacrer et leur enlever la chevelure. Nous pourrions encore citer un très grand nombre de faits, qui démontrent clairement que M. Demers était l'enfant privilégié de la Providence.

Suivons le maintenant dans la mission la plus périlleuse et la plus pénible qu'il fit pendant tout son apostolat.

Ce fut au commencement de juillet 1842, qu'il partit pour la Nouvelle Calédonie. Son départ fut d'autant plus pénible, qu'il devait être séparé de M. Blanchet, pendant dix longs mois, et qu'il se privait, pendant tout ce temps, du plaisir de voir deux jeunes prêtres canadiens, MM. Bolduc et Langlais, qui étaient sur le point d'arriver pour partager leurs travaux. Mais, qu'étaient ces sacrifices auprès de ceux qu'il s'était déjà imposés, quand il avait dit un éternel adieu aux auteurs de ses jours. D'ailleurs la volonté de Dieu lui était con-

nue, le zèle pour le salut des âmes le dévorait, en quelque sorte ; et il partit avec autant de joie que s'il eut été appelé à recueillir le plus bel héritage. Voici comment il parcourut les 300 lieues qui séparent le Fort Vancouver du Fort Alexander, et les 100 et quelques lieues qui séparent ce dernier du Fort *Stuart's Lake*. L'honorable Compagnie expédiant une caravane dans les différents postes de ce pays qu'arrose la rivière Fraser, M. Demers se joignit à la troupe des voyageurs conduite par M. l'eter Ogden, dont les attentions et les prévenances lui furent d'un grand secours, et adoucirent beaucoup les ennuis et les dégoûts d'un si long voyage.

Disons un mot de ces sortes de caravanes ; il ne sera pas sans intérêt. Elles se composent d'une troupe d'hommes et de chevaux chargés à dos de bagages et de marchandises destinées aux différents postes du nord. Tout cet attirail rend naturellement la marche lente et ennuyeuse. Les préparatifs de chaque matin ne finissent qu'à neuf et dix heures ; car il faut, avant tout, aller à la recherche des chevaux envoyés à l'aventure pendant la nuit, et dispersés dans toutes les directions. Quand le tout est au complet, le hennissement des chevaux, les cris des engagés, les jurons arrachés par l'impatience, les contestations, les ordres des chefs, forment un brouhaha, dont les oreilles scrupuleuses ne sont pas toujours flattées. Enfin, après avoir pris sur l'herbe un repas de saumon sec, on charge les bêtes, et à dix heures on se met en route. La marche est extrêmement lente et remplie d'incidents plus ou moins désagréables. C'est une atmosphère enflammée, un soleil qui vous écrase, une poussière qui suffoque, une côte à gravir, un ravin à franchir. Les premiers jours, surtout, les voyageurs éprouvent un malaise général, et de

nombreuses inconvénients, vu la position gênante où ils se trouvent, étant sur un cheval qui porte, en croupe, le lit, le ménage, et même la batterie de cuisine. Heureux encore, si un vent malencontreux ne les force pas à respirer une poussière épaisse, qui ne permet pas à la vue de s'étendre à la distance de deux perches. Un bruit sourd de conversation se fait entendre avec une monotonie qui n'est interrompue qu'au passage d'un ruisseau ou d'une rivière. Alors on se rapproche, les chevaux hésitent, on crie, on se fâche, on se pousse, on se culbute, et il s'ensuit souvent, des incidents qui excitent l'hilarité générale et raniment les conversations pour le reste du jour. On n'arrête que pour camper, c'est-à-dire, en langue du pays, on ne fait qu'une *attelée*, et la journée se termine à trois ou quatre heures. Alors, on dispose le camp ; on décharge les chevaux, que l'on envoie paître à l'aventure ; on met le bagage en ordre ; on s'associe par bande, pour passer la nuit ; on prend son repas de saumon sec ; et quand tout cela est terminé, le soleil est sous l'horizon.

Enseveli dans ces immenses déserts, au milieu d'une classe d'hommes sans éducation, grossiers, et occupés uniquement à la recherche des biens de la terre, au profit de ceux qui les paient, un homme dont l'esprit et le cœur ont été formés à des pensées et à des sentiments plus nobles et plus élevés, un prêtre enfin ne doit éprouver que dégoût et insupportable ennui qui le décourageraient bien vite, s'il n'avait pour se soutenir, les consolations de la foi.

Qu'il était admirable le spectacle que présentait notre missionnaire, pendant ce trajet, et en le contemplant, qui pourrait s'empêcher de faire la réflexion que voici : pendant que des centaines de

mercenaires s'épuisent et consomment leur existence à se procurer des richesses périssables, un homme qui a fait le sacrifice de tous ces biens, est là, au milieu d'eux, emporté par le même tourbillon, mais animé de sentiments bien différents. Cet homme inspiré par la sainte folie de la croix, cherche des âmes, pour leur ouvrir le ciel ! Des âmes auxquelles il veut procurer les biens de l'éternité ! Un tel spectacle n'est-il pas fait pour toucher les cœurs les plus insensibles !

(à continuer.)

---

#### FAITS-DIVERS.

---

UNE JOURNÉE BIEN REMPLIE.—Dimanche, le 26 mai dernier a été pour Monseigneur l'Archevêque une de ces journées dont tous les instants sont tellement remplis, qu'ils ne laissent pas une minute au délassement, ou au repos. Dès le matin, Sa Grandeur se rendait aux Ursulines, pour administrer le sacrement de confirmation aux jeunes élèves de cette communauté ; à huit heures et demie, Elle arrivait à N. D. de Lévis, pour conférer l'ordre sacré de la prêtrise à sept jeunes ecclésiastiques ; dans l'après midi, à quatre heures, Elle faisait à St. Sauveur la bénédiction de la première pierre de l'hôpital du Sacré Cœur de Jésus, en présence de dix mille personnes et plus, et dans une courte mais énergique allocution, Elle a fait parfaitement ressortir l'esprit de foi et de charité qui anime la population de Québec. Après Dieu, les anges seuls peuvent calculer la somme de mérite acquise dans un jour si bien et si saintement rempli.

Quel sujet de réflexion et de confusion pour les grands et les riches de la terre dont la vie se consume souvent dans les inutilités, la nonchalance et la paresse !

—L'ordination faite le 26 de mai, dans l'église de N. D. de Lévis, a laissé les traces les plus profondes dans les cœurs de la grande et pieuse population de cette paroisse. Ça été pour elle une grande fête religieuse et un jour de vraie jouissance, puisqu'elle voyait réunis au pied des saints autels, tous les prêtres qu'elle a fournis à l'Eglise du Canada, accourus eux-mêmes pour assister à l'ordination de deux de leurs coparoissiens.

Voici les noms des jeunes lévites qui, en ce jour solennel, ont reçu l'ordre sacré de la prêtrise. MM. George Fraser et Philippe Beaulieu, de Lévis; James Sexton et Nazaire Pâquet, de St. Nicolas; David Gosselin, de St. Laurent Isle d'Orléans; Hospice Desjardins, de Ste. Anne, La Pocatière; Donald McDonald, d'Arichat, etc., etc.

La splendide église de Notre Dame était parée comme pour le plus beau jour de fête; la foule recueillie la remplissait dans toutes ses parties. Des prêtres en grand nombre, venus de Québec et des environs, ornaient son vaste sanctuaire.

M. l'abbé Gauvreau, curé de St. Nicolas, fit le sermon de circonstance, et ceux qui ont eu l'avantage de l'entendre, n'ont qu'une voix pour dire qu'on ne pouvait faire ressortir avec plus d'éloquence la dignité sacerdotale et la grandeur de la mission des ministres des saints autels.

Dans cette solennelle circonstance, la bande du Séminaire de Québec a mérité tous les éloges des hommes de l'art.

Mgr. l'Archevêque était assisté, dans ses sublimes fonctions, du Rvd. M. Hamel, V. G. Recteur de l'Université; les diacres d'honneur étaient MM. les abbés Beudet et Bégin; et les diacres et sous-diacres d'office MM. Laflamme et Têtu.

Dire la part qui revient à M. le curé de Lévis, dans cette religieuse démonstration, serait difficile, et s'il était interrogé sur le mérite acquis dans cette circonstance, il serait le premier à en faire rejaillir tout

l'éclat, sur MM. ses vicaires, qui eux aussi, n'ont pas manqué de seconder ses nobles et louables efforts.

Le dîner a été pris au collège de Lévis et a été marqué par un incident que nous ne pouvons passer sous silence. A la fin du repas, M. Ph. Beaulieu, adressa à Mgr. l'Archevêque quelques paroles de remerciements qui témoignaient de la reconnaissance dont son cœur était rempli. Sa Grandeur ne voulut rien accepter pour Elle, et sut attirer tous les regards sur le véritable fondateur de la ville de Lévis, M. le curé Déziel. Jamais éloge plus vrai et plus mérité n'a été fait du zèle et du dévouement de ce saint et infatigable pasteur. Sa Grandeur lui a rendu ce beau témoignage que lui rendaient tous ses paroissiens : que la ville de Lévis lui doit d'être ce qu'elle est, que l'esprit de foi qui anime sa population et le développement matériel qui a pris là, des proportions extraordinaires, étaient également son œuvre, etc.

Qu'il est consolant, pour tous ceux qui connaissent intimement le curé de Notre Dame, d'entendre des paroles si vraies tomber de si haut !!!

—Le mois de mai a été pour le diocèse de Québec, le mois des fêtes religieuses. Mardi, le 21 de ce beau mois, Mgr. était à Ste. Anne et y fesait, au milieu d'un nombreux clergé, et de la paroisse réunie, la bénédiction d'une cloche destinée au couvent des sœurs de la charité ; monument splendide que M. le curé Paradis vient d'ériger à la gloire de la religion, à l'honneur de ses paroissiens et de son pays.

Une soirée littéraire donnée par les élèves de ce couvent, les airs exécutés par la bande du collège de Ste. Anne, des parrains et marraines aussi bien choisis que généreux : tout a contribué à rehausser l'éclat de cette solennité.

Nous devons à l'indiscrétion de M. le curé d'ajouter que, quoique son estimable vicaire, M. l'abbé Audet, ait voulu s'éclipser alors, comme toujours, il n'a pas été le dernier à mettre la main à l'œuvre, et que sa part est très enviable.

TEMPERANCE.—Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que le Révd. M. Birman, curé de Worcester, Massachusetts, avait enrôlé ses paroissiens sous la bannière de la tempérance, et nous nous en réjouissons comme d'un fait qui pouvait avoir les plus heureux résultats pour nos compatriotes de cette localité. Aujourd'hui, nous avons le plaisir d'apprendre que cet exemple n'est pas isolé, et que dans le petit état du Rhode-Island, il s'est formé depuis un an, douze sociétés de cette belle tempérance, auxquelles appartiennent plus de cinq mille catholiques.

Déjà, il y a deux ans, à Syracuse et à Marlborough, Massachusetts, les canadiens avaient été les premiers à faire courageusement le sacrifice des boissons enivrantes.

Bientôt, espérons nous, nos compatriotes réunis en congrégation, dans les différents Etats, marcheront sur d'aussi nobles traces, et n'auront qu'une voix pour honnir et condamner l'ivrognerie, et pour proclamer les bienfaits de la tempérance.

Que les canadiens du Canada profitent du beau spectacle que leur donnent leurs frères exilés sur une terre étrangère et où tous les dangers se donnent la main pour les pervertir, pour renouveler les saintes résolutions qu'ils ont prises, au pied de la croix, de se priver de toutes liqueurs alcooliques, pour l'amour de Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre.

LES ECOLES AU NOUVEAU BRUNSWICK.—Les noms de huit membres des Communes se rattachent surtout à la grande question des écoles du Nouveau-Brunswick, et chaque fois qu'on fera mention de la lutte acharnée soutenue contre un fanatisme aussi aveugle que barbare, pour reconquérir des droits plus chers que la vie, on ne pourra s'empêcher de nommer, avec éloges, l'honorable M. Chauveau, MM. Renaud, Costigan, Anglin, Bollerose, Masson, Wright, Colby. Ces vaillants soldats d'une cause sacrée, méritent la reconnaissance non seulement des catholiques du Nouveau

Brunswick, mais encore de tous ceux de la Puissance, car, sans avoir remporté une victoire complète, ils ont fait faire un pas immense à cette cause, et ont préparé la voie à un parfait succès.

En réponse à une plainte que faisait entendre le "Moniteur Acadien," qui croyait la cause de ses coreligionnaires désertée par les Canadiens Français, nous avons donc raison de rassurer ce confrère et d'engager d'avance le concours et l'assistance de plusieurs de nos mandataires.

—Nous accusons réception du discours de Mgr. Raymond, supérieur du Séminaire de St. Hyacinthe, à l'occasion d'une profession religieuse au Monastère du Précieux Sang. Dans notre prochain numéro, nous ferons bénéficier nos lecteurs de cette excellente allocution.

---

## EMIGRATION.

—  
CAUSERIE.

—  
Le curé et ses habitants.

—  
(Suite.)

*M. le curé.*—Mes bons amis, si toutes les familles canadiennes qui sont aux Etats-Unis, nous revenaient tout-à-coup, sans doute que beaucoup d'entre elles nous donneraient une grande consolation, en nous prouvant par leur conduite, qu'elles ont conservé l'héritage sacré de la foi, et les bonnes mœurs qui sont la marque distinctive des bons et fervents catholiques, malgré les dangers qu'elles ont courus, et les obstacles qu'elles ont rencontrés sur leur voie. Oui, beaucoup d'entr'elles nous édifieraient, et nous feraient peut être rougir, en nous donnant des

exemples de piété et de dévouement à leur religion qu'on ne rencontre pas toujours chez ceux qui ont l'inappréciable avantage de vivre dans un pays tout catholique, à l'ombre du clocher qui les a vus naître. Je suis en correspondance avec quelques-unes de ces familles, et chacune de leurs lettres, porte la consolation dans mon âme, et me force d'avouer que Dieu a ses élus partout. Mais, en compagnie de ces heureuses exceptions, combien d'autres dont la présence nous accablerait de tristesse, et nous inspirerait un véritable dégoût, tant elles nous offriraient d'indifférence pour les pratiques religieuses, tant leur langage, leurs usages et leurs mœurs seraient différents des nôtres. En 1851, j'ai visité Burlington, où se trouvent beaucoup de canadiens, je me suis donné la peine d'aller voir la plupart de ces familles à domicile, et je le dis à regret, à l'exception de cinq à six d'entr'elles, elles présentaient toutes le spectacle le plus navrant pour le cœur d'un prêtre. Des enfants de douze, quinze et dix-huit ans ne savaient pas un mot de prières, et encore moins de catéchisme. Le dimanche, loin d'être pour ces familles un jour consacré au Seigneur, se passait en des réunions scandaleuses, des orgies. Des jeunes femmes étaient mères avant de faire leur première communion. Dans plusieurs autres localités que j'ai également visitées, mon regard ne fut pas moins attristé. En 1853, j'ai vu à Albany, à Troy, etc., des pères et des mères qui n'avaient plus ni foi, ni Dieu, et dont la figure s'assombrissait à la vue d'un prêtre ; des enfants qui ne fréquentaient plus que les temples protestants, et qui rougissaient d'être d'origine canadienne. Je dis à un grand gaillard de 23 ans : " Mais, mon ami, avez-vous honte d'être canadien, et catholique ? " — " Monsieur, je ne sais seulement

pas ce que c'est, que d'être catholique ; depuis que je suis ici, j'ai toujours vécu avec des protestants et je trouve leur religion très commode, car elle nous laisse la liberté d'agir comme bon nous semble. Imaginez-vous qu'un jour, un prêtre est venu ici et a voulu nous parler de confession, de pénitence, etc ; je vous assure qu'il s'est fait s... et qu'on l'a envoyé promptement à tous les diables. Quant à être canadien, ne m'en parlez pas, ceux qui arrivent du Canada nous déshonorent par leurs manières gauches, leur bigoterie et leur ignorance. Je suis américain, et je m'en glorifie, car ce peuple est le plus grand de tous les peuples, il sait faire de l'argent, et il n'attend pas, pour être heureux, une vie qui n'arrivera jamais ”—Mais, lui dis-je, si cette vie arrivait, que deviendriez-vous avec votre argent ? “ Je deviendrais ce que deviennent tous les autres ; Dieu ne nous a pas créés pour nous perdre.” “ Non, sans doute, mais, il ne vous sauvera pas malgré vous.” Comme il ne parut pas soupçonner que j'étais prêtre, il ajouta : Tiens, mon petit canadien, passe ton chemin droit, et ne me parle plus de ces cinq sous là.

*Les habitants.*—Mais, est-ce possible qu'il y a des canadiens qui sont rendus à ce point ?

*M. le curé.*—Oui, c'est très possible, et comme nouvelle preuve, voici ce dont j'ai été témoin, en 1847. Une famille qui était partie de la Beauce, dix à douze ans auparavant, y revint à cette époque. Elle était composée du père, de la mère et de cinq enfants. Aucun de ceux-ci n'avait été baptisé ; l'aîné qui avait onze ans, ne savait pas même faire le signe de la croix. Les parents qui étaient couverts des plus sales haillons, portaient sur tout leur extérieur les signes de la dégradation et de la décrépitude. Leurs paroles étaient si sales,

leur langage si impie et si dégoûtant que tout le monde les fuyait, comme si ils avaient été atteints d'une maladie contagieuse. Quand le curé de leur paroisse vit arriver cette collection si étrangement équippée, il sentit son cœur bondir de dégoût, et se dit avec amertume : Des brebis aussi galeuses pourraient suffire pour gâter tout le troupeau, si elles n'étaient descendues à un tel degré de dégradation qu'elles ne pourront inspirer que du mépris.

Je sais que depuis quelques années nos compatriotes qui émigrent aux États Unis ont beaucoup plus de chances de rencontrer des prêtres de leur nationalité, ou des pasteurs qui comprennent leur langue et se dévouent à leur bien spirituel ; mais malgré cela, les exemples d'indifférence en matière de religion, du dérèglement des mœurs, de la mauvaise foi dans les transactions, leur sont très préjudiciables, et ceux qui résistent au torrent qui les entraîne vers l'abîme de la perdition, sont toujours peu nombreux.

*Les habitants.*—Il faut avouer, Monsieur le curé, que chercher à faire fortune à ce prix, c'est de l'argent qui coûte cher.

*M. le curé.*—Et, combien en font de l'argent, combien nous reviennent avec des ressources suffisantes, pour s'établir convenablement, eux et leurs familles ? Si vous voulez connaître les bénéfices que réalisent la plupart de nos compatriotes qui vivent au milieu des Yankees, lisez la lettre adressée au Journal de Québec, en date du 30 Avril, par un canadien des États. La voici :

“ Monsieur le rédacteur,

“ Je vous écris pour vous faire connaître la situation des Canadiens qui émigrent aux États Unis. Je ne vois pas pour quelle raison ces compatriotes quittent le Canada, pour venir gagner si peu dans

ce pays. Dans les grandes villes surtout, comme New York et Boston, l'hiver a été bien rude. Dans la première de ces villes, il y avait au moins 300,000 personnes sans ouvrage. A Boston, il y a 1,400 familles qui ont vécu de la soupe que leur a fournie la ville.

“ J'ai logé plusieurs Canadiens qui n'avaient ni argent, ni ouvrage, et qui ont offert de vendre jusqu'à leur dernier effet, pour pouvoir se rendre plus loin. Un grand nombre de Canadiens ont le même sort. S'ils réfléchissaient un peu, jamais ils ne quitteraient leur pays, pour aller s'expatrier sur cette terre étrangère, qu'on appelle la terre de la liberté, où l'on ne voit que débauche et corruption.

“ Le gouvernement du Canada et les journaux devraient crier contre l'émigration, et travailler à faire cesser ce malheur.

*Les habitants.*—Tenez, Monsieur le curé, pour arrêter le mal, le clergé fera encore plus que le gouvernement et les journaux. Sa voix a toujours plus de poids que celle de tous nos hommes de la politique. Quant à nous, vous nous verrez toujours demeurer dans notre pays, et ce qui nous engage à prendre cette détermination, ce sont les sages conseils que vous nous avez donnés sur ce sujet, et c'est parceque nous sommes convaincus qu'il y a toujours une bénédiction attachée à l'accomplissement des avis du pasteur.

*M. le curé.*—Votre langage me fait un sensible plaisir. Avec des esprits aussi droits, des cœurs aussi bien faits que les vôtres, on peut tout espérer.

---

## LA CLOCHE DU PÈRE TRINQUET.

[*Suite.*]

— Tout cela, c'est de la plaisanterie, reprenait un voisin, la loi n'atteint que ceux qui passent en charrette et ne peuvent dire leur nom. Alors on les pèse et ils paient comme du lard.

Un quatrième renchérisait encore : “ — Père Trinquet, je voudrais passer un cochon ; me prêterez-vous votre charrette ; on m'assure qu'on est indulgent pour elle et les argus de la barrière ferment l'œil.

Ainsi chacun lui décochait sa flèche. Le père Trinquet essayait de sourire, mais au fond il rageait... Il eût donné bien quelque chose pour pouvoir expectorer sa bile librement. Néanmoins dans les premiers jours il tint ferme, et lorsque les camarades l'invitaient à boire une canette du crû, il répondait avec sa grosse bonhomie et franchise : j'en bois du mien et chez moi ; j'en ai fait vœu.

Il cheminait ainsi vers le triomphe lorsque la vendange vint, comme un démon tentateur, livrer assaut à ses belles résolutions. Les choses s'arrangèrent et se combinèrent de telle sorte qu'il devenait impossible de résister. Une pierre ponce aurait bu ; jugez donc le père Trinquet qui tenait plutôt de l'éponge !

### VIII.

#### DE PLUS MAL EN PLUS MAL.

Quelques dévotes chuchotaient dans le pays que don Pasquale ferait donner bientôt une mission. Il y avait quelque chose de vrai, car le bon curé avait écrit au P. Athanase, capucin de Castellamare, pour qu'il vint passer à Orange l'octave des morts et donner par sa parole évangélique quelques jouissances à ses paroissiens. Il avait aussi, il faut le dire, une arrière-pensée, très-sainte d'ailleurs et très-canonique,

celle d'activer les travaux du clocher. Ce glorieux vieillard ne pouvait dormir en paix tant qu'il ne verrait pas le coq planer sur la tour et une belle cloche pendue à son joug. Bien plus, pour donner à tout le monde une idée de son désir ardent, il répétait à qui voulait l'entendre qu'il voulait danser au milieu de la place au premier carillon qui viendrait chatouiller ses oreilles.

— Avec qui danserez-vous, don Pasquale ?

— Je prendrai par la main madame Septante (voulant signifier par là ses soixante-dix années).

Les paroissiens étaient si joyeux de ce bon mot de leur vieux curé qu'il ne pouvait se montrer sans qu'on lui dit de toutes parts : — Don Pasquale, qu'irez-vous au premier son de la cloche !

Et lui, enchanté de sa trouvaille : — Pensez, vous autres, d'abord à me faire la cloche, à la faire sonner, et puis vous verrez si je ne danse pas au milieu de la place !

D'autres fois il était découragé en songeant qu'il avait frappé à toutes les portes et que toutes les ressources étaient épuisées. Il se plaignait partout en disant : Avant de carillonner, il faut qu'elle soit fondue, avant d'être fondu, il faut qu'elle soit payée : oh ! là, là ! Je crains bien de ne pas entendre sa musique de longtemps... Je vous en prie, mes enfants, faites en sorte de me la faire entendre avant mon viatique, car si je devais recevoir les derniers sacrements à la muette, il me semblerait mourir en Turquie. Mais j'ai meilleur espoir que ça. Avant peu viendra le révérend Athanase ; nous nous sommes entendus, il se chargera de graisser les roues et de faire arriver l'eau au moulin.

En attendant, à force de maçonner et d'empiler pierre sur pierre les fêtes et dimanches, on était arrivé d'étage en étage à couvrir le clocher et à le couronner de la croix et du coq. C'est avec une douce joie que don Pasquale toisait l'édifice. Mais, tout à coup un nuage passait sur son front, et il disait :

Qu'est-ce qu'un clocher sans cloche ? C'est une écurie sans cheval, un tambour sans baguettes. Mais, bah ! ne nous plaignons pas de la Providence. Une écurie, c'est déjà quelque chose ; un tambour, qui dira que ce n'est rien ? Voyez ! c'est venu comme un champignon. Au reste, la madame y pensera.

Quant à revenir frapper à la porte du père Trinquet, le curé y avait fait ses croix :—Je ne lui en soufflerai plus une syllabe, disait-il, j'y mettrai du mien tant que j'en aurai, je me saignerai aux quatre veines, je retournerai toutes mes poches, mais des salamalecs et des révérences, j'y coupe, don Pasquale n'en fait plus surtout avec les Messieurs. Non, c'est fini.

Et cependant, le père Trinquet revenu à moitié de ses fredaines, aurait été enchanté que le curé fût venu de nouveau lui faire quelque ouverture afin de se remettre un peu en grâce avec les paysans avant l'arrivée du P. Athanase, car il lui semblait trop déhonorant pour lui qu'à l'apparition du missionnaire dont il se vantait d'être l'ami intime, il fût contraint de se tenir à l'écart, comme un excommunié en horreur à tout le monde. Et cependant, il ne pouvait se résoudre à lâcher le cordon de sa bourse. Pendant que de part et d'autre on se battait froid, le mois d'octobre tournait à sa fin et on attendait de jour en jour le P. Athanase, lorsqu'un matin un certain Totonno di Erba, un des assidus les plus fidèles du Lion-d'Or vient à passer devant la maison du père Trinquet et lui dit par la fenêtre :

—Je vais au Marché de la Margane ; veux-tu venir ?

—Quel marché ? demanda le père Trinquet.

—Tu ne sais pas ? on vend ce matin de vingt à trente têtes de bétail appartenant au duc de Ficalbo, là tout près de Vic, sur la route royale.

—Et pourquoi les vend-il ?

(A continuer.)